N° 1719 — 13me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois 7 francs, 50 — » » six mois 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, Bureau du Journal, rue Neuve, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris chez MM. Lazet-Claye et Cie, place de la Bourse.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul officiellement pour la publication des annonces de MM. Havas Laffite Bullier et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 13 MARS 1869.

Bulletin politique.

Le Sénat et le Corps législatif ont tenu séance générale hier. La première de ces assemblées a continué la discussion à laquelle a donné lieu le rapport de M. Boinvillers sur les pétitions relatives aux caisses d'épargne.

Au Corps législatif, M. Peiletan a développé son interpellation au sujet de la place du Trocadéro et des terrains du Luxembourg. Le débat se terminera probablement par un ordre du jour pur et simple.

A l'ouverture de la séance, le Corps législatif a reçu communication d'un projet de loi portant ouverture de suppléments de crédits à l'exercice 1869 pour les pensions militaires et le matériel de la guerre. Ce projet se rapporte indirectement à notre politique extérieure.

Le *Morning-Post* se dit en mesure d'annoncer que les Gouvernements de France et de Belgique sont tombés d'accord pour remettre à une commission mixte le soin de régler les questions pendantes entre eux. « C'est avec la plus grande satisfaction, ajoute le journal anglais, que nous apprenons une nouvelle de laquelle il résulte que, pour le moment, tout risque de danger sérieux se trouve écarté. »

De son côté, le *Constitutionnel* publie en tête de ses colonnes une note ainsi conçue :

« Un grand nombre de journaux, en France et à l'étranger, ne cessent d'entretenir le public de l'affaire des chemins de fer belges ; ils mettent en circulation les nouvelles les plus contradictoires et élèvent cette question au rang d'une question de politique générale. Lorsque tant d'organes de l'opinion prennent la parole sur un incident et qu'ils parviennent, nous devons le constater, à alarmer le monde des affaires, nos lecteurs pourraient, jusqu'à un certain point, s'étonner de notre réserve et supposer ou bien une négligence de notre part ou bien l'intention de cacher des faits que l'opinion publique aurait le droit de connaître.

» Que nos lecteurs veuillent bien se rassurer sur les causes de notre abstention, qui est volontaire sans être systématique. Qu'ils veuillent ne pas oublier que, sur une question touchant à des intérêts d'une grande importance pour les deux Etats voisins, des pourparlers sont engagés et se poursuivent actuellement de part et d'autre. Est-il vraisemblable que, désirant voir aboutir ces négociations, l'on procède ainsi que le feraient croire les articles de quelques journaux, par voie de menace et d'intimidation, au lieu de discuter à fond les objections et les difficultés? »

D'après une correspondance, le gouvernement hollandais se refuserait à ratifier le traité conclu entre la Compagnie du chemin de fer d'Amsterdam et la Compagnie de l'Est français. On dit même que le Conseil d'administration de l'Est aurait déjà reçu avis de ce refus inattendu, au sujet duquel des explications devront s'échanger entre les gouvernements de France et des Pays-Bas.

D'après une correspondance d'Italie, il serait question à Florence d'un ministère Cialdini. Ce ministère aurait pour cause de formation, une alliance avec la France dans le cas de complications futures.

Les lettres de Rome confirment les bonnes nouvelles que nous avons déjà données au sujet de la santé du Pape. Pie IX assiste à tous les offices du Carême, continue à donner ses audiences ordinaires et extraordinaires, et s'occupe activement des préparatifs du 11 avril, 50e anniversaire de son ordination.

Une dépêche de Constantinople dément de nouveau les bruits de guerre entre la Perse et la Turquie.

J. Reboux.

On écrit de Saint-Louis à l'*Industriel alsacien* :

« Une dépêche particulière, adressée de Francfort à Bâle et à Lörrach, annonce que la Prusse soupçonnant une alliance entre la France, l'Autriche et l'Italie, a résolu de mettre une garnison prussienne à Rastadt (grand-duché de Bade.) L'émotion d'une pareille nouvelle se fait sentir tant en Suisse que dans le Duché. »

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, Jeudi 11 mars.

L'interpellation de M. Maurice Richard sur les cimetières est, si je ne me trompe la première qui n'ait pas été repoussée par l'ordre du jour. Elle a été renvoyée au gouvernement pour être examinée par lui. Cette prise en considération sur un sujet qui ne touche pas à la politique est un nouvel indice des dispositions de la Chambre : elle prouve que la majorité prend chaque jour un rôle plus actif et est de plus en plus disposée à user de son droit de contrôle. Il est vrai que dans ce cas particulier il n'y a pas eu de lutte entre la Chambre et le gouvernement.

La prochaine séance aura lieu vendredi et sera consacrée à la discussion sur le projet de loi relatif aux terrains du Trocadéro et du Luxembourg. Pour la troisième fois M. Haussmann se trouvera sur la sellette et ce ne sera pas la dernière. Il faut que le préfet de la Seine soit vraiment un homme supérieur pour résister à de pareils assauts.

Je ne sais si vous avez remarqué un fait qui a cependant une certaine importance. Consultez la liste des députés qui se sont abstenus de prendre part au vote sur la loi du traité entre la ville et le Crédit Foncier, vous y verrez des noms comme ceux-ci : MM. Duffet, Latour Du Moulin, Chesnelong etc.; la réunion de ces trois noms est un fait significatif. Un certain nombre de députés, appartenant à la majorité, au centre gauche, au tiers-parti, avaient voté contre le gouvernement, c'est-à-dire pour les divers amendements successivement présentés ; quand vint le moment de voter sur l'ensemble de la loi, ils furent assez embarrassés et se concertèrent. Les uns voulaient persister dans leur opposition; les autres exposaient que repousser le projet de loi c'était voter contre le gouvernement et lui infliger un blâme qui remonterait plus haut que les ministres. Une sorte de compromis eut lieu et l'on assure qu'ils se rangèrent à l'avis de M. Latour Du Moulin qui proposait l'abstention comme moyen terme. Tiers-parti et centre gauche ne sont pas synonymes. Ce fut le tiers-parti qui décida le centre gauche; et c'est ainsi que se forma le groupe des abstentionnistes au nombre d'une trentaine.

Le rapport de M. Busson-Billault a été déposé hier, plus tôt qu'on ne croyait. Aussi plusieurs députés, qui avaient négligé de se faire inscrire pour la discussion générale, vont se hâter de prendre leur tour. Je ne vous parle pas des nombreux amendements qui ont été déposés ; ce serait trop long: nous y reviendrons au moment de la discussion.

Aujourd'hui a lieu le dernier dîner des députés aux Tuileries. On a pu constater que pendant les conversations qui suivirent le dîner, l'empereur s'est entretenu avec quelques députés qui, depuis un an ou deux passaient pour être assez mal en cour. Ainsi l'on a remarqué que l'empereur s'était, à l'avant-dernière réception, entretenu pendant un quart d'heure dans l'embrasure d'une fenêtre avec M. Latour Du Moulin qui cependant aux prochaines élections doit avoir comme concurrent patronné par l'administration le marquis de Marmier, fils du duc de Marmier et gendre de M. de Moustier.

De même on remarque que chez les ministres, en excepté toutefois M. Rouher, les membres du centre gauche, du tiers-parti, et ceux qui se détachent parfois de la majorité, sont l'objet de certaines prévenances pour ne pas dire d'avances. On comprend que ceux-là ne peuvent jamais être des ennemis, et que s'ils ne sont pas les amis du premier degré désirés par certains conseillers de la couronne, ils peuvent dans un moment de crise, prêter au gouvernement un appui considérable.

Je vous ai parlé du retour de l'influence du Prince Napoléon. On assure qu'une entente, une vraie réconciliation, s'est faite entre le Prince et M. de Persigny qui n'étaient guère d'accord autrefois. M. de Maupas, le sénateur, serait rallié à ces deux personnages. Leurs influences sont mises en jeu activement : de là sans doute les bruits de modifications ministérielles qui, quoique démentis par des journaux officieux, n'en conservent pas moins leur consistance.

Il s'est produit hier à la Chambre un incident utile: on a reproché aux comptes rendus analytiques de ne pas observer une égale mesure, de tronquer les discours des orateurs de l'opposition et de donner trop de place à ceux des orateurs officiels. Il y a du vrai dans ce reproche ; mais il suffit que l'inconvénient soit signalé pour qu'il ne se reproduise pas.

Une fine réponse de M. Guizot devant que l'on parlait de l'égotisme qui gâte les meilleures pages du livre de M. Emile Ollivier : « On reproche à M. Emile Ollivier son orgueil; on oublie qu'il faut en avoir beaucoup au commencement de sa carrière pour qu'à la fin on vous en trouve assez » C'est un aphorisme politique très-sensé ; mais M. Guizot oublie que M. Emile Ollivier n'est plus au début de sa carrière.

A propos de l'affaire belge, voici un renseignement intéressant que j'emprunte au *Mémorial diplomatique*. Les explications échangées entre Paris et Bruxelles ont eu lieu jusqu'ici dans la forme *verbale*, qui admet des tempéraments que ne comporte pas toujours la voie officielle des *notes écrites*. « Guidé par l'esprit de conciliation qui caractérise sa politique, dit le *Mémorial*, le gouvernement de l'Empereur continuera le même mode de procéder dans les négociations qu'il désire engager avec la cour de Bruxelles pour détendre une situation, qui, en se prolongeant, aboutirait à de regrettables complications. » Les explications verbales ont encore cet avantage qu'elle ne compromettent et n'engagent rien.

On dit qu'il va paraître dans quelques jours un mémoire justificatif exposant la défense de l'administration de M. Haussmann : il ne paraîtrait pas avec sa signature, mais on y reconnaîtrait ses idées et son style.

Pendant toute la journée, il y a eu une énorme affluence de visiteurs à l'Hôtel Delessert dont la galerie de tableaux va être mise en vente. L'extrémité de la rue Montmartre était encombrée par les équipages. Demain et après-demain l'exposition doit être libre et gratuite.

Le drame d'Alexandre Dumas *les Blancs et les Bleus* n'a fini cette nuit qu'à deux heures du matin. Peut-être que si la pièce est raccourcie d'un tiers elle deviendra supportable ; telle qu'elle est, elle est absurde. Le *chant du départ* et surtout la phrase : « La République nous appelle » a provoqué une tempête d'applaudissement qui a été une véritable manifestation.

Paris, vendredi 12 mars.

Il n'a paru ce matin au *Moniteur* aucun décret ni aucune note qui nous puisse révéler quelque chose des délibérations du conseil des ministres de mercredi, où, disait-on, il avait été pris des résolutions importantes. Aussi, n'est-il pas étonnant que tous les bruits répandus ces jours

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 14 MARS 1869.

— 9 —

MADEMOISELLE DE CHAVAS.

Suite. — (Voir le *Journal de Roubaix* du 12 mars.)

Mais intérieurement le peintre amoureux de son œuvre ne pouvait s'empêcher de retourner par la pensée en arrière. Mlle de Chavas l'aurait si bien comprise, elle ! quelles délices c'eût été de savourer le triomphe avec Gabrielle ! il l'avait cherchée inutilement dans la foule. Un seul signe d'éloge venu d'elle lui eût semblé la meilleure des récompenses. Il rejeta encore ce regret, comme déjà il l'avait fait tant de fois, pour ne s'occuper que d'Héloïse.

— Tu es fière de moi, n'est-ce pas ? dit-il, presqu'avec tendresse.

— Sans doute. Mais il te rapportera quelque chose, ce tableau ? ajouta-t-elle sans transition.

— Je l'espère.

— Quoi donc ?

— Singulière question ! mais de la gloire.

Elle fit une petite moue dédaigneuse.

— Rien que ça ? dit-elle.

— Mais c'est déjà superbe, qu'espérais-tu donc ?

— De l'argent, répliqua-t-elle sans hésitation, je t'avoue que j'y compte beaucoup. Enfin, n'est-ce pas ton état de faire de la peinture ? Tu te plains toujours de n'être pas assez riche, que je dépense trop au dire de ta mère pour la dot que je t'ai apportée, c'est possible ! mais j'ai été élevée ainsi. Tant pis si je ne sais pas compter. Du reste, j'ai toujours entendu dire que c'était au mari à tout fournir. Mais il est de fait, que si tu gardes tes tableaux pour toi, ça ne nous avancera pas à grand'chose ! Et à quoi bon les garder, s'il te plaît ? Ce n'est déjà pas si beau ces grandes figures ! J'aimerais bien mieux un bon sac d'écus ! Mais il y a des gens qui sont plus bêtes que moi, et qui te paieront au poids de l'or ton ouvrage ; profite de la vogue, puisque tu la tiens, la concurrence vient assez vite.

Paul, pendant ce discours, dont Héloïse paraissait enchantée, se promenait de long en large dans le salon. Son pas était accablé, ses sourcils froncés accusaient une très-amère contrariété. Chacune des paroles de sa femme lui avait fait une piqûre ; elle avait eu le talent de le blesser dans tous les points vulnérables.

Elle ne s'en doutait pas le moins du monde, et croyait au contraire avoir fait preuve de beaucoup de jugement, et d'une rare sagacité, avoir sauvegardé les intérêts du ménage. Le silence de son mari l'enhardit à persister.

Tu vas t'occuper tout de suite de trouver des acheteurs, insista-t-elle. Dans une vente, il faut saisir l'occasion par les cheveux, dit-on. Ton succès te la donne belle, profites-en pour vendre plus cher !

« Marchande ! » murmura l'artiste entre ses dents. L'instinct mercantile qui se dévoilait en sa femme lui était odieux. Héloïse venait de perdre à ses yeux tous ses charmes. Le mot *marchande* qu'il lui appliquait était dans sa bouche une sanglante injure.

— Je n'ai que faire de tes conseils, dit-il d'une voix brève. Ils sont inutiles pour ne pas dire plus.

— Mon Dieu ! quel caractère, répliqua-t-elle aussitôt avec aigreur. Il m'est bien permis, je crois, d'émettre mon opinion, surtout quand elle est bonne !

—C'est possible que tu la trouves bonne, mais les autres ne sont pas obligés de partager ton sentiment. Tes appréciations en matière d'art sonnent trop creux, ma pauvre enfant ! Tu n'y vois goutte là dedans, n'essaie pas de te mêler de tout cela. Reste à ferme, va ! Tes ailes ne sont pas assez longues pour t'élever si haut! occupe-toi de tes chiffons.

— Autant me dire que je suis une imbécile ! s'était écriée Héloïse, très-blessée de l'impertinence de son mari.

Elle avait pleuré, boudé, sans que le peintre, blessé aussi dans ses susceptibilités artistiques, eût essayé d'apaiser son ressentiment.

Et c'était par de semblables querelles que l'on avait chassé la paix ; que la discussion s'était glissée dans ce ménage.

Peut-être si Héloïse, encore fort jeune, eût rencontré plus d'indulgence ; si son mari, au lieu de manifester avec impatience son dédain chaque fois qu'il venait se heurter contre sa frivole ignorance, eût cherché à réparer les vices d'une éducation défectueuse, peut-être la jeune femme serait-elle devenue à la longue ce qu'il eût désiré qu'elle fût ; mais Paul n'était pas de caractère à se charger d'une pareille tâche, que de parti pris il jugeait d'abord inutile. Il trouva bien plus commode d'admettre qu'il portait la peine de la folie irréparable qu'il avait faite en épousant Héloïse, et il jeta, comme on dit vulgairement, le manche après la cognée.

D'autres causes étaient venus s'ajouter au dépit que Paul éprouvait d'avoir cédé à son caprice pour Mlle Alvarez ; la fortune sur laquelle il comptait, et dont la perspective brillante l'avait aveuglé, était bien moindre qu'on ne l'avait cru. Les promesses qui avaient été faites n'avaient pas été tenues.

Trompé dans toutes ses espérances. Paul se crut en droit de se plaindre. De là naquirent les mesquines et irritantes questions d'argent. On se froissa, on se blessa de toutes manières. Sa maison, toujours troublée par des discussions, lui devint bientôt insupportable ; il la déserta.

Délaissée par son mari, la jeune femme chercha au dehors des distractions.

Rien dans l'éducation d'Héloïse ne l'avait préparée à se suffire à elle-même. Sans principes arrêtés, sans nulle idée du devoir, ni des exigences austères qu'il impose trop souvent, elle s'exposa au danger, et, par légèreté, eût bientôt compromis une réputation qu'on savait déjà dans le monde être fort peu gardée par le mari.

—

XVIII

— Mlle de Chavas avait su ces détails intimes par le comte des Jardy. Sans doute qu'il croyait lui faire plaisir ; cependant il n'avait jamais été payé de la peine qu'il avait prise pour recueillir tous ces commérages. Gabrielle avait l'âme trop haut placée pour se réjouir d'un malheur quelconque, même lorsque, comme dans ce cas, elle le jugeait méritée. Mais ne se passait il rien au fond de son cœur quand elle se supposait regrettée ? Non, car elle n'estimait plus assez Paul pour l'aimer encore. La blessure qu'il lui avait faite était pourtant de celles qui se cicatrisent difficilement. Jeunesse, espérances, riantes illusions, il avait tout détruit pour elle. Elle eût été plus qu'une femme si parfois elle n'avait pas jeté un regard désolé sur tous ces débris. Mais avec une ferme et virile volonté, Gabrielle avait voulu guérir de son mal, et ses courageux efforts étaient récompensés. Du reste, sa tendresse pour sa mère s'était avivée de tout ce qu'elle eût donné à une autre affection. Le soir en l'embrassant avant de la quitter pour la nuit, elle se pressait plus fortement contre elle, comme si elle eût voulu protester que rien désormais ne viendrait les séparer ; jamais, semblait-elle dire par son étreinte, elle ne ferait plus deux parts de son cœur.

L'intimité la plus grande existait alors entre la marquise et sa fille. Leurs vies étroitement unies n'en faisaient réellement qu'une. C'était sans cesse des échanges touchants d'abnégations, de sacrifices, d'oubli personnel. Pas un nuage ne venait troubler leur sérénité.

Grâce à l'énergie, au travail persistant